



parce qu'il s'agit d'une œuvre infiniment plus ouverte sur le temps et l'espace, qu'elle vise à l'exploration totale de l'humain.

Ma préférence va par-dessus tout à *Vie secrète*,⁴ puis à l'aventure, qui en a découlé, du *Dernier royaume*, plutôt donc aux textes inclassables, qui mêlent le récit intime et l'essai, qui parcourent les cultures et vont toujours plus loin dans l'exploration du temps, du sexe et de la mort. Ce sont là mes propres préoccupations. Cela dit, j'aime infiniment ces récits dépouillés, d'une lumière noire, que sont *Tous les matins du monde* et *Terrasse à Rome*, dans lequel l'art de la gravure renvoie à l'écriture.

Le an - a e —

« J'ai le sentiment de creuser toujours le même trou dans mes textes », écrivez-vous encore (21). Pascal Quignard confiait, lui, à Catherine Argand, en 2002, en recourant à l'imagerie animale qu'il affectionne : « Je tourne en rond comme un vautour autour du bout de vallée qui est le mien pour en examiner sans cesse le site. » C'est assez dire, à mon avis, que vos deux œuvres se construisent, en grande partie, sur le ressassement conscient, le réexamen continu de l'expérience, et la récurrence de certaines préoccupations. Dans quelle mesure souscrivez-vous à ce parallèle ?

Annie Ernaux —

Ce sont des images très opposées, l'animal souterrain et le prédateur du ciel ! Mais je ne récuserai pas, tant s'en faut, le parallèle, simplement je suis incapable de définir ce que je cherche et même souvent ce que j'ai réussi à extirper dans un texte.

Le an - a e —

Il semble aussi que ce qui rapproche vos deux œuvres, c'est une relecture jamais épuisée de l'expérience vécue selon la grille de la culture acquise par les lectures, et surtout à la lumière des savoirs contemporains, de ce renouveau épistémologique advenu dans l'Après-Guerre. Votre relecture ancrée dans le biographique tend plutôt à privilégier les dimensions historiques et sociologiques de l'expérience (avec l'influence reconnue de Pierre Bourdieu), alors que sa méditation fait peut-être plus appel à la philosophie et aux disciplines marquées par le structuralisme, parmi lesquelles la linguistique, l'anthropologie et la psychanalyse. Il semble malgré tout que l'on trouve au cœur de vos deux œuvres une profonde réflexion sur ce qui nous constitue comme humains, dans nos dimensions culturelle et « naturelle » - ou du moins corporelle, et dans nos mémoires. Est-il excessif d'y lire des méditations convergentes sur l'individuel et le général ? Et sur la poursuite d'une vérité qui pour vous « se dérobe sans cesse » (30), et qui pour lui n'est jamais qu'un « démenti provisoire » ?

Annie Ernaux —

Si je compare ce que vous appelez à juste titre une relecture jamais épuisée de l'expérience vécue, il me semble que celle-ci, chez Pascal Quignard, s'effectue en effet à la lumière de

l'anthropologie, la psychanalyse, la linguistique et, plutôt que « la » philosophie, les philosophies, de l'Antiquité au XX^{ème} siècle.

Plus généralement, il se sert de tout ce qui apporte une pensée, un savoir, il puise les signes et les traces de l'humanité dans les différentes cultures. J'ai privilégié l'éclairage de la sociologie bourdieusienne, parce que celle-ci correspondait à mon expérience vécue – mais aussi ce qu'on a appelé la nouvelle critique, Blanchot, Barthes, pour répondre notamment à mon interrogation, « comment écrire aujourd'hui et écrire sans trahir ? ».

Ce qui me frappe, c'est que, issus de milieux culturels on ne peut plus opposés - Pascal Quignard appartient à une famille de grands lettrés, mon grand-père paternel ne savait pas lire et pour mes parents la rédaction d'une lettre s'apparentait à un casse-tête – la langue soit pour nous deux l'élément fondamental, fondateur de l'œuvre, avec son corollaire le silence. La douleur de la langue, pour des causes, et avec des effets, très différents. En un sens, j'ai aussi perdu non pas « la » langue, mais ma langue d'origine qui était en grande partie le patois normand, langue non écrite, dont encore aujourd'hui je comprends tout le lexique, mais qui ne franchit pas mes lèvres. Je n'habite pas tout à fait la langue française.

En mettant de côté le terme de méditation que je ne ressens pas comme valable pour moi, il y a sans doute, dans notre travail, un même décentrement de l'ego pour examiner, décrire et défaire les apparences, les illusions. Quelque chose d'un doute fondamental, radical, qui anime secrètement certains écrivains, comme Flaubert, les moralistes du XVII^{ème}, tel ce Jacques Esprit, auteur de *De la fausseté des vertus humaines* », que Pascal Quignard a préfacé.⁵ Je pense qu'il serait d'accord avec cette phrase de Paul Auster que j'ai mise en exergue à *La honte*, comme un programme d'écriture et de lecture : « Le langage n'est pas la vérité. Il est notre manière d'exister dans l'univers ».

Le an - a e —

Il y a aussi, chez vous, un geste politique dans l'écriture, qui « concoure à la subversion des visions dominantes du monde » (52). Retrouvez-vous un geste analogue chez Pascal Quignard ?

Annie Ernaux —

C'est par là, cette volonté de ramener l'individu à son origine, de le situer dans le temps immémorial et de le dépouiller de ses croyances, que Pascal Quignard concourt, plus qu'à une subversion – qui suppose un remplacement – à une destruction des valeurs de la société. De ce point de vue, *Les désarçonnés* constitue le texte le plus éclatant, explicite, contre la violence de la guerre, la religion. Il prône le renoncement, l'écartement volontaire, comme une forme de résistance au pouvoir politique. Mais se détourner de la société, mener une « vie secrète », c'est une forme de négation de la « polis », un idéal, un luxe, dont les possibilités de réalisation ne sont pas indépendantes du politique. Il me semble que la vision de Pascal Quignard est avant tout moraliste, aboutit à une dénudation de l'homme jusqu'au « naturel » dans une démarche où le sexuel, « la nuit sexuelle » tiennent un grand rôle.








Annie Ernaux —

Il a été mon éditeur chez Gallimard trop peu d'années ! Exactement de 1991 à 1994. Mais j'ai continué à le solliciter par la suite dans ce rôle, hors de Gallimard, pour deux textes.

Jusqu'en 1991, je n'avais pas à proprement parler d'éditeur : j'arrivais avec mon texte terminé, je le donnais à une personne de la maison Gallimard, Odette Laigle aujourd'hui disparue, dont la mission était de le confier au comité de lecture. La même Odette Laigle me rendait compte de l'acceptation. Point. J'ai rencontré pour la première fois Pascal en 1988 et j'ai décidé de lui apporter mon prochain manuscrit. Mon éloignement des instances littéraires était si grand que j'avais ignoré jusque-là sa fonction d'éditeur. Son accueil, après qu'il a lu le manuscrit de *Passion simple*,⁷



⁵ Jacques Esprit, *La fausseté des vertus humaines* (Paris : Aubier, 1996). La préface de Pascal Quignard porte le titre « Traité sur Esprit ».

⁶ Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être* (Paris : Gallimard, 2011).

⁷ Annie Ernaux, *Passion simple* (Paris: Gallimard, 1991).